

CORPUS 4 : LE TRAVAIL FAIT-IL PERDRE SON TEMPS À L'HOMME ?

Problématiques possibles :

Comment concilier l'objectivité d'un temps compté, social, et la vie d'un temps personnel ;

Comment passer du temps des obligations au temps pour soi ?

Quels liens encore envisager entre le temps individuel, et les temps collectifs, ...et dans lesquels nous baignons ?

Si l'on ne parvient pas à « prendre son temps », ne risque-t-on pas aussi de passer à côté de sa vie ?

Corpus

Document 1 : « *Je t'aime, moi non plus : les ambivalences du nouveau rapport au travail* », IFOP Focus, n°234, janvier 2023

Document 2 : Simone Weil, extrait de *La condition ouvrière*

Document 3 : Aliocha Wald Lasowski, *À chacun son rythme – Petite philosophie du tempo à soi*

Document 4 : Podcast (4 minutes) Pourquoi perd-on sa vie à la gagner ?

Document 5 : Bande annonce *À plein temps*, Éric Gravel, 2022

Document 6 : Extraits de *Journal d'un manoeuvre*, Thierry Metz, 2020

Document 7 : Extraits d' *À la ligne*, Joseph Ponthus

Document 8 : Le temps perdu, J. Prévert

Document 9 : « C'est mon moment. » Le temps pour soi des ouvrières et des employés

Document 1

« Je t'aime, moi non plus : les ambivalences du nouveau rapport au travail »

Le premier symbole de réussite actuellement en perte de vitesse est le temps consacré au travail. Celui-ci n'est en effet plus autant valorisé socialement. [...] Cette évolution semble donc globale. Elle se manifeste en France par un renversement des préférences des salariés entre le temps libre et l'argent sur à peine plus d'une décennie. Alors qu'en 2008, une large majorité d'entre eux (62%) affirmait préférer gagner plus d'argent au détriment du temps libre, ces proportions sont rigoureusement inverses aujourd'hui : 61% des salariés Français préfèrent désormais gagner moins d'argent mais avoir plus de temps libre. Plus précisément, si cette perception nouvelle est majoritaire au sein de l'ensemble des catégories de salariés, elle est plus particulièrement marquée chez les femmes (64%) et les catégories supérieures (72%).

Source : IFOP Focus, n°234, janvier 2023.

Document 2

Simone Weil est une philosophe qui a abandonné quelques années son métier d'enseignante pour travailler dans des usines et comprendre la condition ouvrière.

Me voici sur une machine. Compter 50 pièces. Les placer une à une sur la machine. D'un côté, pas de l'autre. Manier à chaque fois un levier. Ôter la pièce. En mettre une autre. Encore une autre. Compter encore, je ne vais pas assez vite. La fatigue se fait déjà sentir. Il faut forcer, empêcher qu'un instant d'arrêt sépare un mouvement du mouvement suivant. Plus vite, encore plus vite ! ...

Si seulement je savais combien il faut en faire ! Je regarde autour de moi ! Personne ne lève la tête, jamais. Personne ne sourit. Personne ne dit un mot. Comme on est seul ! Je fais 400 pièces à l'heure. Savoir si c'est assez ? Pourvu que je tienne à cette cadence au moins...

Voilà que le contremaître s'approche. « Combien en faites-vous ? 400 à l'heure ? Il en faut 800. Sans quoi je ne vous garderai pas. Si à partir de maintenant vous en faites 800, je consentirai peut-être à vous garder. »

Il parle sans élever la voix. Pourquoi élèverait-il la voix, quand d'un mot il peut provoquer tant d'angoisse ? Que répondre ? « Je tacherai. » Forcer. Forcer encore. Vaincre à chaque seconde ce dégoût, cet écœurement qui paralysent ».

Simone Weil, *La condition ouvrière*, éditions Gallimard, 1936, réédition 1951

Document 3

INTRODUCTION

Par une belle après-midi d'automne, le professeur de littérature John Keating réunit ses élèves, dans la cour de l'Académie Welton. Il demande à trois d'entre eux de marcher librement, chacun à l'allure de son choix. L'exercice tourne court rapidement : les jeunes hommes finissent par adopter le même pas, tandis que leurs camarades marquent la cadence, tapent dans leurs mains et applaudissent en mesure. L'enseignant, incarné par le génial Robin Williams, interrompt la séance. Il les invite à ne pas s'aligner sur le mouvement des autres, à préserver leur tempo individuel : « Je veux que vous trouviez votre propre cadence, votre façon personnelle de marcher. Chacun pour soi et où il veut. Messieurs, le pavé est à vous ». Cette leçon de plein air sur le mimétisme métronomique, tirée du film *Le Cercle des poètes disparus*, nous interroge : comment vivre à son allure, sans s'isoler et en restant relié aux autres ? Marcher librement, est-ce faire le pari d'exister à contretemps et risquer de heurter le rythme d'autrui ? L'éthique du vivre-ensemble, qui suppose un équilibre de distance et de proximité entre sujets cohabitants, se joue aussi sur le plan individuel : comment concilier en soi-même les différents rythmes de la société sans être ni tirailé ni divisé ?

La vie, un assemblage de plusieurs temps

En 1736, un abbé grammairien, Pierre-Joseph Thoulier d'Olivet, qui fut le professeur de Voltaire, donne une intéressante définition du rythme. Dans son *Traité de la prosodie française*, il explique que la principale difficulté de la vie consiste à harmoniser la vitesse des habitudes organisées, avec le tempo soudain d'actions nouvelles : « Le rythme, c'est-à-dire l'assemblage de plusieurs temps qui gardent entre eux certain ordre et certaines proportions. » Si l'homme d'Église du XVIIIe siècle pointe déjà du doigt notre besoin de trouver un équilibre entre nos différentes activités, cette aspiration est d'autant plus vraie aujourd'hui. Chaque matin, devant la *to do list*, la même question se pose : où trouver du temps et comment organiser sa journée ? (...)

L'accélération du rythme, de tous les rythmes, conduit à une surcharge mentale : l'excès est un facteur de discordance avec soi. [...]

Une illustration parmi d'autres : le 19 janvier 2023, Jacinda Arden, femme politique qui, à 37 ans, devint la plus jeune Première Ministre du monde, annonce sa démission. Elle quitte ses fonctions politiques à 42 ans, pour cause d'épuisement et de lassitude : « Je n'ai plus assez de carburant dans le réservoir », explique-t-elle devant les médias néo-zélandais. Saluée à l'échelle nationale et internationale, la responsable politique a mené de front plusieurs grandes batailles au Parlement de son pays (lutte contre la pauvreté, loi pour l'égalité des droits, règlement sur la circulation des armes...). Pendant son mandat, la pression gouvernementale et populaire s'est accélérée. Elle dut faire face aux crises environnementale (éruption d'un volcan) et sanitaire (pandémie de Covid-19). Le 15 mars 2019, un attentat terroriste frappa deux mosquées et fit 51 morts et plusieurs dizaines de blessés. Son discours « Nous ne faisons qu'un » va émouvoir tout le pays.

Au milieu de ces tensions politiques, Jacinda Arden avait décidé de fonder une famille : son conjoint, le journaliste Clarke Gayford, est alors devenu père au foyer. Afin de conjuguer rythmes personnels et rythmes professionnels, comme toute personne de son temps, il arrivait à Jacinda Arden de devoir emmener à une réunion son bébé de 3 mois, même si cette réunion était un sommet de l'ONU. Pour une femme ou un homme moderne, il est difficile de tenir tous ces rythmes à bout de bras.[...]

Consommation, éducation, loisir... tout s'accélère. Entre répétition, cadence et périodicité, nos gestes numériques et physiques, politiques et sociaux sont à repenser. Les rythmes

imposés ne conviennent pas à tout le monde, chaque pas est unique. Pour que la contrainte commune devienne une dynamique personnelle, pour que les vitesses étourdissantes se changent en mélodies apaisantes, réconfortantes et épanouissantes, à chacun de trouver la force d'inverser son mouvement, de varier le rythme, de se déphaser et d'improviser.

CHAPITRE PREMIER

Cadences infernales

Les rythmes du travail

Notre monde est-il aujourd'hui si différent de celui que décrit Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe* en 1942 ? « Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme. » Par leur répétition journalière, les temps industriels et domestiques nous remplissent de lassitude. Les coups de fatigue sont réguliers, à tel point, précise le narrateur de *L'Étranger*, roman paru la même année, « qu'on fini[t] par s'habituer à tout ». Bien sûr, l'environnement d'activités et de consommation n'est plus le même qu'au milieu du siècle dernier : commandé à distance, un métro automatisé et silencieux remplace le vieux tramway, bruyant et polluant. Le Maglev magnétique et supraconducteur, qui atteint les 600 km/h, reliera dès 2027 Tokyo et Nagoya en quelques minutes, et transportera chaque jour des milliers de voyageurs dans 16 wagons. Portail automatisé, communication interactive gérée par une intelligence artificielle 24 heures sur 24, avec une surveillance robotisée par écrans ultrasophistiqués : l'organisation de l'ensemble de ce moyen de transport ultrarapide sera digitale. Vous vous perdez dans le labyrinthe souterrain du métro ? Pas de panique : développé par la société Hitachi, un robot trilingue autonome sera capable de vous guider. Il utilisera 200 mots, qu'il prononcera en japonais, en chinois ou en anglais, s'adaptant à vos aptitudes linguistiques.

Dans l'entreprise, les réunions ont désormais lieu en ligne, au moyen d'un ordinateur connecté, par visio. Fini les premiers ordinateurs d'un autre temps, comme le Micral français (1973) ou l'Apple II américain (1977). Aujourd'hui, le PDG d'une entreprise peut suivre à distance le travail de ses collaborateurs. Depuis sa propriété de bord de mer, il se connecte grâce à son téléphone ou depuis n'importe quelle box wifi. Le télétravail se substitue à la table de bureau, qui, dans les années 1950, était perdue au milieu d'un gigantesque open-space.

Dans une banque ou une entreprise de services, on trouvait alors, à cette époque révolue, des dizaines de personnes assises dans une posture quasi identique, dont le modèle initial était peut-être le standardiste des PTT. Assis derrière leur bureau anonyme, alignés en file indienne, les employés se concentraient sur leur machine à écrire ou classaient des papiers, suivant un work-place managérial classique. Une sirène hurlante avertissait de l'heure de la pause ou de la fin de journée de travail, dans un environnement quelconque, uniforme et sans personnalité.

Le monde a changé : en 2023, 76 % des Français préfèrent la souplesse et la flexibilité par l'usage du travail « asynchrone », autrement dit en décalé : à l'opposé du temps de réunion réelle et des échanges simultanés, le partage de données sur le cloud des entreprises permet à chacun une consultation autonome des documents dont il a besoin.[...]

Malgré tout, le sentiment d'absurdité, si bien décrit par Albert Camus, qui mêle désillusion ou résignation, état d'abandon et de passivité, ne refait-il pas parfois surface ? À l'ère de la *netflixation* de la société, nos rythmes de vie sont à repenser. L'enjeu est un impératif humain : il s'agit de se réconcilier avec soi.

Aliocha Wald Lasowski,
À chacun son rythme – Petite philosophie du tempo à soi,

Document 4

Podcast (4 minutes)

Pourquoi perd-on sa vie à la gagner ?

Série « *Le Pourquoi du comment : philo des rapports sociaux* », Lundi 21 février 2022



Qui ne rêve pas de gagner sa vie ? D'où vient ce sentiment, parfois, de perdre votre temps au travail ? Alors que les conditions de travail se sont améliorées grâce aux progrès techniques, sociaux et juridiques, y a-t-il un sens à réactiver ce slogan de Mai-68 : ne pas perdre sa vie à la gagner ?

Document 5 : Éric Gravel, À plein temps, 2022



Julie se démène seule pour élever ses deux enfants à la campagne et garder son travail dans un palace parisien. Quand elle obtient enfin un entretien pour un poste correspondant à ses aspirations, une grève générale éclate, paralysant les transports. C'est tout le fragile équilibre de Julie qui vacille. Elle va alors se lancer dans une course effrénée, au risque de sombrer.

Document 6 : Extraits de *Journal d'un manœuvre*, Thierry Metz, 2020

26 juin. – J'en connais un qui ne veut pas.

Qui le dit. Un copain. Je l'avais perdu de vue. Je l'ai retrouvé aujourd'hui, il passait devant le chantier. On a fait des boulots ensemble, de l'usine. Je me rappelle la fois où, trop saoul, pour travailler, il s'était caché sous une bâche. Il avait fini par s'endormir. On s'était fait virer le soir même. Il rit en y repensant.

- Et toi, tu es là depuis longtemps ?
- Quelques jours.
- Pas trop dur ?
- La pioche.
- Moi j'ai arrêté. Chômage. Je vais attendre le mois d'août pour chercher à nouveau. Ou peut-être la rentrée. J'ai le temps.

De quel temps parle-t-il ? De celui qu'on ne voit jamais ou de l'autre, ouvert à tous ? D'une naissance ou d'une mort ?

Mais on n'a pas le temps de répondre à ça ici.
Pas encore.

28 juin. – Pourquoi retourner là-bas, retrouver l’outil, recommencer ?
Comment faire autrement ?

Pas moyen d’avancer. Tout ce que j’avais apporté ici ne sert à rien.
Le chantier reprend tout. M’isole. Me ramène au centre du travail. Je ne
sais même pas s’il y a un mouvement autour. On n’aperçoit rien.

Portant quelque chose se fait, se défait. Souterrainement.

« Creuse
va voir
multiplie les sorties. »

Manœuvre, il y a peut-être un chantier dans ce que tu écris. Un
gisement. Mais pour l’instant, ce que tu fais à mains nues n’est que
l’entrée en matière de ton travail. Tu dois d’abord ravitailler les maçons
avant de vouloir ravitailler la langue.

Document 7 : Extraits d’ *À la ligne*, Joseph Ponthus

Une usine bretonne de production et de
transformation et de cuisson et de tout ça de
poissons et de crevettes
Je n’y vais pas pour écrire
Mais pour les sous
À l’agence d’intérim on me demande quand je peux
commencer
Je sors ma vanne habituelle littéraire et convenue
« Eh bien demain dès l’aube à l’heure où blanchit
la campagne »
Pris au mot j’embauche le lendemain à six heures
du matin

Au fil des heures et des jours le besoin d’écrire
s’incruste tenace comme une arête dans la gorge
Non le glauque de l’usine
Mais sa paradoxale beauté

Sur ma ligne de production je pense souvent à une
parabole que Claudel je crois a écrite
Sur le chemin de Paris à Chartres un homme fait le
pèlerinage et croise un travailleur affairé à casser
des pierres
Que faites-vous
Mon boulot
Casser des cailloux
De la merde
J’ai plus de dos
Un truc de chien

Devrait pas être permis
Autant crever
Des kilomètres plus loin un deuxième occupé au
même chantier
Même question
Je bosse
J'ai une famille à nourrir
C'est un peu dur
C'est comme ça et c'est déjà bien d'avoir du boulot
C'est le principal
Plus loin
Avant Chartres
Un troisième homme
Visage radieux
Que faites-vous
Je construis une cathédrale

Puissent mes crevettes et mes poissons être mes
pierres

Je ne sens plus l'odeur de l'usine qui au départ
m'agaçait les narines
Le froid est supportable avec un gros pull-over un
sweat-shirt à capuche deux bonnes paires de
chaussettes et un collant sous le pantalon
Les charges lourdes me font découvrir des muscles
dont j'ignorais l'existence
La servitude est volontaire
Presque heureuse
L'usine m'a eu
Je n'en parle plus qu'en disant
Mon usine
(...)
L'embauche
Ce ne peut être que cet immense couloir blanc
Froid
Au début duquel sont les pointeuses autour
desquelles on se presse la nuit à l'heure de
l'embauche
Quatre heures
Six heures
Sept heures et demie du matin
Suivant le travail assigné
Le dépotage soit les caisses de poissons à vider
Le mareyage ou l'écorchage soit la découpe de
poissons
La cuisson soit tout ce qui concerne les crevettes

Je n'ai pas encore eu le malheur d'être de l'après-midi
ou de soirée
Commencer à seize heures finir à minuit
Ici
Tout le monde s'accorde à dire
Et j'en conviens jusque-là
Que plus tu commences tôt
Mieux c'est – sans compter les heures de nuit

payées vingt pour cent de plus
Comme ça « t'as ton après-midi »
« Quitte à se lever tôt
Autant se lever tôt »
Mon cul
Tes huit heures de boulot
C'est huit heures de boulot à quelque heure de la
journée
Et puis
Quand tu rentres
À la débauche
Tu rentres
Tu zones
Tu comates
Tu penses déjà à l'heure qu'il faudra mettre sur le
réveil
Peu importe l'heure
Il sera toujours trop tôt (...)

Joseph Ponthus, À la ligne, © Éditions de La Table Ronde, Paris, 2019.

Document 7 LE TEMPS PERDU

Devant la porte de l'usine
le travailleur soudain s'arrête
le beau temps l'a tiré par la veste
et comme il se retourne
et regarde le soleil
tout rouge tout rond
souriant dans son ciel de plomb
il cligne de l'œil
familièrement
Dis donc camarade Soleil
tu ne trouves pas
que c'est plutôt con
de donner une journée pareille
à un patron ?

Jacques Prévert

Document 8 : « C'est mon moment. » Le temps pour soi des ouvrières et des employées

La norme du temps personnel émerge durant le XIXe siècle avec le nouveau modèle du loisir cultivé. Élément déterminant du statut social dans la bourgeoisie, prendre du temps pour soi est conçu comme une réponse à l'intensification des usages du temps, à la manière d'un marqueur d'une indépendance à l'égard du travail imposé et donc comme une source de prestige. La nouvelle norme incite à « l'invention d'un style de vie propre à l'individu, à l'élaboration d'un temps de re-création, non plus de la force de travail, mais de soi » [Corbin, 1995, p. 17]. D'abord un trait de la culture dominante, le temps pour soi est ensuite devenu une injonction faite aux ouvriers (contre l'oisiveté), puis une revendication (luttés pour la réduction du temps de travail et la conquête du temps libre) en même temps qu'un élément de protection sociale pour les ouvriers, un moyen de s'abstraire du caractère aliénant du travail, de « décliôturer » l'existence par la reconquête d'une maîtrise et d'un accomplissement personnels impossibles dans le cadre de l'usine [Thiesse, 1995 ; Corbin, 1995]. Pêche à la ligne, bricolage, jardinage, pratiques sportives (en particulier le football et le cyclisme) apparaissent, durant les deux décennies qui suivent la Seconde Guerre mondiale, à l'apogée de la culture ouvrière, comme les figures emblématiques d'un « monde privé » populaire masculin [Schwartz, 2012]. [...]

[...] nous avons pris pour repères les expressions ou les mots par lesquels elles-mêmes [les femmes de catégories populaires] opèrent des distinctions entre leurs diverses occupations et confèrent à certaines d'entre elles le statut particulier de temps pour soi. « C'est mon moment », « c'est à moi », « c'est comme ça que je peux souffler », « là je respire », « je me retrouve », « je kiffe », « alors là j'oublie tout », « j'suis dans mon domaine », « c'est mon petit plaisir », « là je me pose », « donc ça j'ai décidé que c'était mes moments à moi donc même dans la douche j'emmène mon bouquin », « et donc le dimanche, ben je me maquille pas, je m'douche c'est tout, j'reste en pyjama. Voilà, je glande. Mais c'est bien¹... ».

1.enquête Emploi du temps de l'Insee de 2010

« *C'est mon moment.* » Le temps pour soi des ouvrières et des employées, Olivier Masclet. Dans Travail, genre et sociétés 2018/1 (n° 39), pages 101 à 119

<https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2018-1-page-101.htm?ref=doi>